

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Quand le théâtre étudiant voyage... Les Brèves d'Ailleurs

Annie Gascon

Volume 20, numéro 2, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13278ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gascon, A. (1997). Quand le théâtre étudiant voyage... Les Brèves d'Ailleurs. *Lurelu*, 20(2), 51-54.

QUAND LE THÉÂTRE ÉTUDIANT VOYAGE... Les Brèves d'Ailleurs

En mai dernier, quatorze élèves de l'école secondaire Curé-Antoine-Labelle s'envolaient vers Paris pour présenter, à l'événement Brèves d'Ailleurs qui s'est déroulé du 8 au 11 mai au Théâtre de la Villette, une pièce inédite de Normand Charette, *Stabat Mater 1*, dans une mise en scène de leur professeur Josée Saint-Pierre. Ce projet dramaturgique était parrainé par le Théâtre Denise-Pelletier, compagnie dont la mission fondamentale consiste depuis plus de trente ans à initier les étudiants au théâtre, à leur offrir des activités de sensibilisation autour des représentations et à établir des liens complices avec les professeurs. En tant que coordonnatrice du projet, j'ai été de toutes les étapes de sa réalisation. Pour le développement du théâtre étudiant, il m'apparaît important de tracer les grandes lignes de cet événement qui a rendu possible une confrontation savante de démarches artistiques auprès d'élèves de niveau secondaire. Qui plus est, il m'apparaît essentiel de rendre compte d'un événement théâtral étudiant novateur qui favorise, outre la rencontre entre les adolescents et les auteurs, la rencontre avec la vie.

Genèse

Créée en 1983 grâce à l'initiative de la Mairie de Paris et dirigée depuis sa fondation par Évelyne Panato, la Maison du geste et de l'image (MGI) est une association spécialisée dans les interventions en milieu scolaire et engagée dans une recherche autour des écritures dramatiques contemporaines. La MGI tisse depuis plus de quinze ans des liens entre les établissements scolaires et les structures culturelles parisiennes en proposant aux enseignants responsables d'ateliers ou d'option théâtre, vidéo, écriture et arts plastiques, la collaboration d'artistes professionnels. Partenaire de la culture et de l'éducation, la MGI offre, en ses locaux techniquement «hyperéquipés» et situés en plein cœur du Marais, plus d'une centaine d'ateliers par année.

En 1993, la MGI organisait une première rencontre autour de la dramaturgie contemporaine : les *Brèves d'Auteurs*. Comme son titre l'indique, cet événement proposait deux concepts d'écriture au souffle divergent : traduire en peu de temps et en une multitude de personnages un univers théâtral à la fois complet et complexe. Pour sa réalisation, la MGI a donc commandé à une quinzaine d'auteurs français l'écriture de courts textes inédits d'une demi-

heure permettant une distribution d'environ quinze personnes. La consigne initiale est claire : ces textes ne doivent pas être écrits à l'intention des adolescents mais doivent pouvoir être joués par un grand nombre d'élèves. Le choix d'une pièce de théâtre en début d'année scolaire relève pour les professeurs d'un véritable casse-tête. Au secondaire, les classes d'art dramatique sont populeuses et sont à forte majorité de filles. Le répertoire classique offre de grandes distributions, mais à nette dominance masculine ; il s'ensuit dès lors d'un découpage de rôles pas toujours très valorisant pour les élèves ni très cohérent pour le rythme et la crédibilité de l'histoire. Par ailleurs, le théâtre contemporain, lié aux impératifs économiques des théâtres, est un théâtre à distribution réduite. Par la dichotomie entre l'étendue des classes et les possibilités de rôles, le théâtre contemporain est écarté des choix de production étudiante. Et pourtant, c'est un langage et une vision du monde qu'il est important de transmettre déjà à l'école pour que les élèves puissent saisir toutes les dimensions de l'acte théâtral, dans ce qu'il a d'urgent, de déstabilisant, de provoquant, et en comprendre toute la portée de changements.

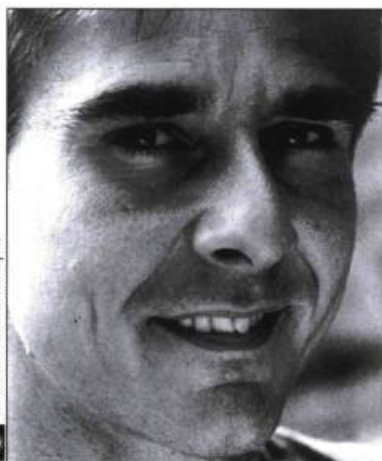
Cette commande inusitée a donné lieu – outre la publication d'un ouvrage coédité avec Actes-Sud Papier et qui a connu un

grand succès de librairie (plus de 4000 exemplaires vendus) – à un événement qui en présentait théâtralement le résultat. Dix de ces textes ont été créés par des adolescents de quatorze à dix-huit ans à des soirées organisées à l'Espace Cardin. Le Théâtre de la Bécane du Collège de Shawinigan, seul invité du Québec, y a présenté *Amour fou* de Michel Azama dans une mise en scène de Bryan Perro, spectacle d'ailleurs fort remarqué!

Les Brèves d'Ailleurs, tout en s'inscrivant dans le prolongement de cette opération, en diffère autant par ses enjeux d'écriture que par son processus de création. Le concept de la *brève* est maintenu alors que celui de l'*ailleurs* propose une ouverture sur le monde, une sensibilisation des jeunes Français à d'autres approches de la langue française et à d'autres identités. Au cœur de cette nouvelle entreprise se poursuit fondamentalement une interrogation sur l'écriture contemporaine et le théâtre d'aujourd'hui. La MGI adresse cette fois sa commande à dix auteurs dramatiques francophones d'origines différentes. Tout l'automne, les auteurs sélectionnés ont travaillé en atelier avec des groupes d'élèves de lycées parisiens. De ces rencontres avec Latifa Ben Mansour (Algérie), Normand Charette (Québec), Kossi Efoui (Togo), Parviz



L'équipe du *Stabat Mater 1*. De g. à d., au premier plan : Paul-François Asselin, Mylène Landry et Milène Bourdon. Au second plan : Marjorie Jodoin-Raphaëlle, Jennifer Arthur, Marie-Eve Turcotte, Mélanie Auger, Mélissa Guérin, Mélanie Laberge, Josée Saint-Pierre, Catherine Léveillé, Christian-Philippe Martel, Geneviève Gallant, Marc-André Savard, Catherine Dion et Roselyne Groulx.



Normand Chaurette, dont *Les Reines* et *Stabat Mater 1* étaient jouées simultanément à Paris en mai 1997.

Khazraï (Iran), Serge Kribus (Belgique), Koffi Kwahulé (Côte d'Ivoire), Koulsy Lamko (Tchad), Eduardo Manet (Cuba), Raharimanana (Madagascar) et Matéi Visniec (Roumanie) – tous auteurs de renommée internationale – sont nés les prétextes dramaturgiques des pièces et une magnifique occasion d'investir d'autres cultures par l'écriture. Ces ateliers sont, pour Èvelyne Panato, «des lieux d'invention initiant parfois de nouvelles formes; mais c'est prioritairement un travail de sensibilisation qui est mené en direction des élèves».

À l'invitation de la MGI en décembre dernier, le Théâtre Denise-Pelletier a choisi, comme représentante du Québec à cet événement, l'école secondaire Curé-Antoine-Labelle de la région de Laval, qui offre dans son programme une concentration en théâtre et qui travaille depuis plusieurs années à établir des liens avec le milieu artistique professionnel. Josée Saint-

Pierre, responsable des volets théâtre et danse à la commission scolaire des Mille-Îles et qui signe la mise en scène, a regroupé qua-

torze élèves de niveaux scolaires différents qui ont travaillé, en dehors du temps scolaire et pendant trois mois à raison de deux répétitions par semaine, à la création de ce texte inédit de Normand Chaurette, *Stabat Mater 1*. (En début de répétition, le texte s'intitulait tout simplement *Stabat Mater*; depuis, l'auteur y a ajouté le chiffre 1 car il travaille déjà à une *version longue* : émulation entre le théâtre étudiant et le théâtre professionnel.) La distribution, dont la moyenne d'âge est de seize ans, était composée de douze filles et de deux garçons. L'enjeu artistique était de taille et leur désir de le réaliser rivalisait en audace et en énergie.

De Laval à Paris : de la répétition à la représentation

Après la première rencontre avec Normand Chaurette où s'échangeaient, dans un débat hautement philosophique et artistique, vision de mise en scène et vision d'écriture, nous avons atterri abruptement dans les plates-bandes de la planification budgétaire. Une invitation aussi prestigieuse ne se refuse pas, mais encore faut-il trouver le soutien financier nécessaire pour réaliser ses désirs. Et quand on parle d'adolescence, de théâtre, d'invitation internationale, une grande dose de passion est néces-

saire pour être entendu, car aucun programme ne s'accorde avec votre ambition. Au bilan de ces quatre mois de sollicitation, il y a eu plus de moments de bonheur et d'espoir que de frustrations. À l'aube de la signature d'un protocole d'entente historique entre le ministère de la Culture et des Communications et le ministère de l'Éducation et de la Famille, l'invitation aux *Brèves d'Ailleurs* s'annonçait comme un projet modèle de partenariat entre une institution

Première mère. Près des écluses, le soir, la surface du canal vers la densité des étoiles créait un dialogue invisible. Tu n'entendais rien. Mais nous savions toutes les deux que des paroles qui n'étaient pas dépourvues de sens s'échangeaient dans le noir. Plus tard, la nuit, quand je te regardais dormir, le sommeil n'avait rien de confus. La mort au bout du compte aurait pu ressembler au grand repos comme on dit, le pays possible de la paix¹.

culturelle et un établissement scolaire. Je ne vous ferai pas le résumé de tout le dédale parcouru, mais ministères, élus

gouvernementaux et commanditaires ont compris la nécessité d'un tel projet pour le théâtre et pour les adolescents et l'urgence d'en assurer sa pleine réalisation. Sans leur appui, ce rêve de théâtre non prémédité aurait été sans lendemain.

Dans *Stabat Mater 1*, Normand Chaurette propose une écriture complexe où une histoire sans histoire se répète indéfiniment au rythme des mots qui s'entrelacent, s'entrechoquent, se défient... Une structure dramatique éclatée qui met en scène, avec de rares moments de rencontre, un concierge, un préposé et vingt-quatre mères au regard trouble, à la parole fiévreuse, à l'âme brisée, venues reconnaître et identifier le corps de leurs filles noyées dans les écluses de Manustro. Pendant plusieurs mois, les élèves s'approprient ce texte d'une magnifique poésie et d'une intensité dramatique qui serait insoutenable sans cet humour inattendu qui, par moments, fait dévier le cœur des spectateurs. Josée Saint-Pierre opte pour l'énergie des corps survoltés comme un ultime défi lancé à la vie.

À la mi-chemin du travail de répétition, Normand Chaurette s'est rendu à l'école pour rencontrer l'équipe du spectacle. C'est toujours un moment fébrile que de présenter un travail inachevé devant l'auteur. Disponible et généreux, Chaurette, qui découvre un deuxième regard sur sa pièce – le texte ayant été créé initialement pour les élèves du lycée Victor-Hugo –, suit avec attention la première ébauche des premiers mouvements de son texte. Ce bref enchaînement est un avant-goût pour laisser naître en nous le plaisir de ce qui va suivre, mais qui n'a pas encore été travaillé. Nous sommes en mars. À la suite de ce premier filage, les élèves s'installent par terre, en rond, pour discuter des enjeux de la pièce et des personnages. Pour laisser cours à toute leur imagination créatrice dans les mois qui suivent, Chaurette n'impose pas sa vision. Cette brève rencontre entre l'auteur et les élèves, plutôt «informelle», tisse ce lien mystérieux et organique du désir de réaliser pleinement et conjointement une œuvre commune.



Marjorie Jodoin-Raphaëlle (onzième mère) et Marc-André Savard (le préposé).

Stabat Mater 1 a d'abord été présenté en avant-première à l'occasion du lancement de la programmation 1997-1998 du Théâtre Denise-Pelletier, devant un public composé de professeurs, d'étudiants et

de journalistes, pour rendre compte, d'abord ici au Québec, d'un projet fondamental et stimulant entre le milieu du théâtre et celui de l'éducation. C'est beaucoup d'émotions pour «le groupe des quatorze», en un laps de temps très court, que de présenter un spectacle sur un grand plateau professionnel montréalais, de prendre l'avion pour la première fois, de découvrir Paris, de vivre en groupe pendant dix jours – quelques jours en auberge de jeunesse, quelques jours en famille –, d'assister et de participer à un atelier de théâtre dans un lycée, d'être reçus à la Délégation du Québec, d'assister aux *Reines* de Normand Chaurette à la Comédie-Française, de discuter avec l'auteur, de rencontrer des jeunes qui, à des milliers de kilomètres, partagent la même passion pour le théâtre, de jouer devant un public critique non plus composé de parents et d'amis, et de représenter le Qué-

Deuxième mère. Près des écluses, le soir, quand nous allions nous promener, j'avais beau lui répéter qu'il ne fallait pas se pencher, qu'il ne fallait pas regarder, qu'il ne fallait surtout pas se fier aux apparences, que malgré sa surface, l'eau circule au fond de son lit, à la vitesse des tueurs. [...]

Oui, c'est elle. C'est bien elle. Croyez-vous que la mémoire soit ce qui meurt en dernier.

déjà à leur troisième proposition du *Stabat Mater 1*, la première ayant été jouée par le lycée Frédéric-Mistral en Avignon et la seconde par le lycée Victor-Hugo de Paris. Ce dimanche-là, dans la petite salle du Théâtre international de langue française (TILF), située au cœur du Parc de la Villette dans le dix-neuvième arrondissement, l'émotion était à trancher au couteau!

Variation sur la mise en scène : la trilogie du *Stabat Mater 1*

Le *Stabat Mater 1* raconte la sombre histoire des adolescentes de Manustro – ville

imaginaire située aux confins de la réalité – attirées par les écluses. Ce texte «coup de poing» est composé de vingt-quatre tableaux représentés par autant de mères venues à la morgue reconnaître le corps de leur fille. La structure dramatique présente une continuité de monologues, entrecoupés de quelques dialogues, où la poésie du récit fait naître une musique déchirante. Dans les tableaux où se rencontrent certains personnages, l'auteur prend une certaine distance avec le drame... comme pour permettre une fuite au spectateur; l'humour qu'il glisse dans ce grossissement grotes-

Le préposé. Elles sont là, debout, ces mères endolories, jour après jour, auprès de leurs enfants. Mêmes paroles, mêmes cris. Ce sont des plaintes sans envergure. La vie qui s'arrête leur procure, à elles ainsi qu'à moi, l'effet d'un glaive acéré qui s'enfonce au creux de l'âme. C'est un supplice affreux de les voir.

que de la situation met un baume sur la douleur. De cette dualité constante entre le rire et les larmes vont naître trois propositions de mise en scène diamétralement opposées. Il est important aussi de souligner que les

pièces sont présentées à raison de quatre par soir et à quinze minutes d'intervalle. La scénographie – soit les décors, les accessoires, les costumes et l'éclairage – se doit donc d'être minimale; les groupes invités bénéficient, quelques jours avant la représentation, d'une seule période de trois heu-



La Boîte à livres

Animation en littérature jeunesse

Murielle Larochelle

Tél.: (514) 524-0247
Fax.: (514) 524-4483

Pour communiquer le goût de la lecture et stimuler l'imagination

Ateliers pour les enfants de 3 à 12 ans, offerts aux écoles, bibliothèques, garderies, salons du livre...

Ateliers pour adultes: comment animer; comment conter.

Vingt-quatrième mère. [...] La lumière au soleil couchant dessinait de grandes parois rouge orangé comme des inscriptions en langue étrangère que nous aurions pu déchiffrer dans la nuit. Nous lisions ces phrases pleines de clarté, dans le silence, et nos yeux se remplissaient de larmes sans que nous sachions dire pourquoi nous pressentions en nous-mêmes une paix qui allait durer pour toujours. Oui, c'est elle, c'est bien elle. Où voulez-vous que je signe.

res pour régler l'aspect technique de leur spectacle.

Avant de poursuivre sur les différentes lectures scéniques du *Stabat Mater 1*, je voudrais ouvrir ici une parenthèse sur les différentes écoles de pensée qui prévalent quant à la démarche de travail en art dramatique avec des élèves. Le Québec, avec l'UQAM comme chef de file, offre une formation pédagogique en art dramatique. L'enseignant, formé pendant trois ans et informé sur tous les aspects du théâtre, est l'unique intervenant face à sa classe, de la théorie à la pratique. Par ailleurs, la loi 1901, signée en France à la fin des années quatre-vingt, propose entre autres, et pour ce qui nous concerne, un partenariat entre professionnels du théâtre et enseignants. L'enseignant traite de la matière didactique alors que le metteur en scène invité assure le travail pratique et, par conséquent, la mise en scène des spectacles. Mon but n'est pas d'analyser les conséquences, voire les résultats, de ce choix pédagogique mais ce partenariat, qui semble pourtant une proposition assez séduisante, est loin de m'avoir convaincue; comme si la méconnaissance fondamentale d'un groupe d'adolescents freinait le travail artistique.

Le vendredi soir, les élèves du lycée Frédéric-Mistral brisent la glace. Venus d'Avignon, ils présentent un *Stabat Mater 1*, haut en couleur et en dérision. Le metteur en scène Guy Martinez a totalement écarté la notion de drame par une caricature grotes-

que des personnages qui frôle le mépris des femmes. L'émotion est évincée au profit du rire; malgré un jeu alerte, une mise en scène vive, et un travail d'acteur juste, le propos du texte échappe aux spectateurs. Comme si le

metteur en scène avait eu peur de traiter la véracité des témoignages et qu'il avait voulu à tout prix éviter l'actualisation du sujet avec les élèves.

Moins d'une heure après cette représentation, le lycée Victor-Hugo nous offre une lecture-antithèse. Alors que dans la première lecture les mères sont habillées de robes ajustées et très colorées, dans la seconde elles sont vêtues d'imperméables sombres. Elles arrivent sur scène en une masse compacte, et les spectateurs comprennent d'ores et déjà le partage d'une même douleur, d'un même drame. L'image d'ouverture est saisissante. Mais, malheureusement, il n'y a aucune montée dramatique par la suite; chaque mère défile pour présenter son monologue dans une émotion davantage démontrée que sentie. Tout est prévisible et le malaise que l'on ressent provient de la mise en lumière d'un résultat inachevé. Ici, pas une touche d'humour... un drame qui tourne au mélodrame et une mise en situation statique et confuse qui brime l'aisance des élèves sur la scène.

Quand les élèves de Curé-Antoine-Labbe ont présenté leur version «québécoise» du *Stabat Mater 1*, toute l'équipe de spectacle du lycée Victor-Hugo était présente.

Malheureusement, ceux d'Avignon avaient dû repartir aussitôt, ce que nous avons trouvé regrettable car ce qu'il y a de stimulant dans un tel festival, c'est de pouvoir comparer et partager nos visions du monde. Le *Stabat Mater 1*, dans la mise en scène de Josée Saint-Pierre, se démarque par son travail gestuel qui propose des images troublantes, par un sensible découpage du texte qui brise la récurrence du monologue grâce à des effets de chœur et de résonance, et par une lecture non linéaire

des tableaux qui permet une respiration où la fantaisie et l'émotion se côtoient en un heureux éclatement scénique. Le corps apparaît ici dans toute sa simplicité; vêtues de jupons blancs, maculés de boue, des mères au corps d'enfant clament leur peine. Sous nos yeux ahuris, des jeunes filles se métamorphosent en mères attristées, scandalisées, odieuses, révoltées! Le cycle de la vie se joue en murmures et en grand fracas. Une représentation remarquée dont la qualité artistique est soulignée! Un seul regret pour «nos cousins français»: l'accent québécois n'y transparaissait pas; ici pas de joul, pas de gros «a» ni de «r» qui roule... la langue de Charette défie les frontières!

Dans toute cette frénésie de spectacles qui nous ont provoqués autant par leur forme que par leur contenu et leur résultat artistique, nous avons manqué de lieux de rencontre avec les professeurs, les élèves et les auteurs; ces moments espérés et attendus, faute de lieux appropriés, n'ont pas été prévus à l'horaire. Fort heureusement, nous avons organisé, de Montréal et en complicité avec Marion Ferry, professeur du lycée Victor-Hugo, une rencontre avec Normand Charette pour clôturer le séjour. À la lumière de toute cette expérience, assez bousculante pour ces jeunes qui se voient réfléchir dans un miroir déformant, ce point de rencontre me paraissait des plus essentiels pour comprendre les pulsions de la création et les enjeux de la mise en scène. Une fois l'excitation et l'émotion déposées, chacun a pu expliquer ses choix artistiques et comprendre celui de l'autre, sans mettre en péril sa propre créativité.

On dit que les voyages forment la jeunesse et je crois bien que celui-ci, chargé de tant d'événements et d'émotions, n'échappe pas au dicton.

1. Les extraits sont tirés du *Stabat Mater 1* de Normand Charette.

Les *Brèves d'Ailleurs* sont publiées chez Actes-Sud Papier, en coédition avec la Maison du geste et de l'image. Dix œuvres inédites, d'une durée de trente minutes, pouvant être jouées par des élèves: *Trente-trois tours à son turban* de Latifa Ben Mansour, *Stabat Mater 1* de Normand Charette, *Happy End* de Kossi Efoui, *Métissages* de Parviz Khazraï, *Comment s'en servir* de Serge Kribus, ... Et son petit ami l'appelait Samiagamal de Koffi Kwahulé (Côte d'Ivoire), *Le Mot dans la rosée* de Koulsy Lamko, *L'Âme artiste* d'Eduardo Manet, *Le Puits* de Raharimanana et *Lettres aux arbres et aux nuages* de Matéï Visniec.



Marie-Ève Turcotte (septième mère), M.-A. Savard (le préposé) et Geneviève Gallant (sixième mère).